



Neiges, glaces et géographie sociale: froid et théorie de l'entraide dans les écrits d'Élisée Reclus sur la montagne

Federico Ferretti

► To cite this version:

Federico Ferretti. Neiges, glaces et géographie sociale: froid et théorie de l'entraide dans les écrits d'Élisée Reclus sur la montagne. A. Metzger, F. Rémy. Neiges et Glaces, Faire l'expérience du froid (XVIIe-XIXe siècles), Hermann, pp.59 - 76, 2015, 9782705690069. hal-01107960

HAL Id: hal-01107960

<https://hal.science/hal-01107960>

Submitted on 21 Jan 2015

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Federico Ferretti – Docteur en Géographie, Chercheur au Département de Géographie et Environnement de l'Université de Genève, membre associé de l'UMR 8504 Géographie-cités, équipe EHGO – Épistémologie et Histoire de la Géographie, 40, Bd. Pont d'Arve, CH-1211 Genève 4, tél. +41 (0)22 3798978, Mail federico.ferretti@unige.ch

Neiges, glaces et géographie sociale: froid et théorie de l'entraide dans les écrits sur la montagne d'Élisée Reclus¹

Introduction

François Walter, dans sa récente histoire des représentations culturelles de l'hiver, a affirmé que l'alternance des saisons a stimulé traditionnellement, chez les géographes, une série de réflexions sur l'adaptation plus ou moins créative des peuples européens aux contraintes climatiques, ce qui n'est pas étranger à une démarche évolutionniste, darwinienne ou lamarckienne.

Aux ultimes lignes de sa réflexion, le géographe Pierre Deffontaines insiste encore sur ce qui lui paraît une évidence : « L'hiver a été une des grandes difficultés durables qu'a rencontrées l'humanité. » Il constitue l'une « des principales causes du perfectionnement de techniques, une des premières écoles du progrès de l'homme ». Une telle vision de l'adaptation, véritable fondement de la géographie humaine classique, veut que l'homme soit « une espèce quasi ubiquiste ». Le biogéographe Max Sorre en a proposé la formalisation la plus élaborée. Mais les intuitions étaient déjà présentes au début du XX^e siècle chez Paul Vidal de la Blache, qui a fait sienne la définition de l'écologie proposée par Ernst Haeckel en 1866. Selon la traduction disponible en français dès 1884, cette science étudie les « mutuelles relations de tous les organismes vivant dans un seul et même lieu, leur adaptation au milieu qui les environne. » Dans ce contexte, Vidal va même jusqu'à utiliser le concept anglais d'environnement au sens où il se généralisera un demi-siècle plus tard².

Si cette idée de l'hiver comme moteur du progrès, souvent évoquée par rapport à la prétendue immobilité du monde tropical, est considérée désormais comme une vieille vulgate colonialiste et européocentrique qui ne suffit plus à expliquer les différences de civilisation³, il faut dire qu'à la charnière entre le XIX^e et le XX^e siècle l'idée de l'adaptation comme moteur de l'évolution est travaillée par les géographes avec plusieurs points de vue. Toujours d'après François Walter, les interprétations de Sorre et Vidal de la Blache des genres de vie comme formes du conditionnement de l'environnement sur les sociétés, « condensent une vision de l'environnement européen transmise par des générations de chercheurs, jusqu'à nos jours d'ailleurs puisque les explications environnementales pures semblent retrouver beaucoup de leur actualité »⁴.

Ce n'est pas notre tâche ici de revenir sur le « retour du déterminisme » qui est déjà très débattu dans la littérature internationale⁵; cependant, il nous intéresse de souligner une expérience singulière de « croisement et fertilisation »⁶ entre géographie, histoire et évolutionnisme qui a porté à l'élaboration du concept de l'entraide.

Cette idée a caractérisé classiquement la pensée socialiste, et particulièrement anarchiste, et ce qui nous intéresse maintenant est qu'elle se construit à partir de la démarche scientifique d'un groupe de géographes, parmi lesquels Élisée Reclus (1830-1905), Pierre Kropotkine (1842-1921), Léon Metchnikoff et d'autres⁷. En partant des études de Kropotkine sur la Sibérie et l'Asie centrale, ce réseau de scientifiques et militants anarchistes élabore l'idée de l'entraide comme interprétation solidariste de la théorie de l'évolution, ce qui constitue alors un défi politique et scientifique au darwinisme social.

¹ Cette recherche a été menée dans le cadre du projet « Écrire le monde autrement », Fonds National Suisse pour la Recherche, div. 1, 2012-2015.

² François Walter, *Hiver, histoire d'une saison*, Paris, Payot, 2014, p. 155.

³ Jack Goody, *Le vol de l'histoire, comment l'Europe a imposé le récit de son passé au reste du monde*, Paris, Gallimard, 2006.

⁴ F. Walter, *Hiver, histoire d'une saison*, cit., p. 204.

⁵ David Livingstone, « Environmental Determinism », in Agnew J. et Livingstone D. *Sage Handbook of Geographical Knowledge*, London, SAGE, 2011.

⁶ Marie-Vic Ozouf-Marignier et Nicolas Verdier, « Histoire et géographie : temps et espace. Croisements et fertilisations », Séminaire EHESS, 2013-2014, <http://www.ehess.fr/fr/enseignement/enseignements/2013/ue/872/>

⁷ Federico Ferretti, *Élisée Reclus, pour une géographie nouvelle*, Paris, Éditions du CTHS, 2014.

Tandis que les darwinistes sociaux posaient l'accent sur la compétition parmi les individus pour justifier la « loi du plus fort », y compris à l'intérieur des sociétés humaines, les tenants de l'entraide affirmaient plutôt l'importance de la coopération comme facteur de l'évolution, notamment par rapport aux stratégies développées par les groupes les plus divers, végétaux, animaux ou humains, pour faire face à des conditions environnementales difficiles.

Cela signifiait, tout en restant dans le cadre scientifique du darwinisme, arriver à des conclusions politiques opposées (Planche et Delphy, 2007, p. 123-131). Au contraire du darwinisme social, l'entraide vise à justifier politiquement l'établissement d'une société égalitaire organisée d'après les principes de la coopération et du libre accord. Selon les géographes anarchistes, si la nature elle-même indique la voie de l'entraide, une société fonctionnant sans le pouvoir et sans la coercition de l'État n'est pas seulement souhaitable, mais aussi raisonnable scientifiquement. Selon Léon Metchnikoff, la société la plus évoluée du point de vue darwinien serait alors une société anarchiste, car c'est là qu'il faut développer le maximum possible de coopération volontaire en l'absence d'un cadre étatique et de contraintes institutionnelles.⁸

D'après David Livingstone, cette idée se construit particulièrement après des recherches menées dans des pays froids, où l'entraide est plus évidente, et de ce point de vue il n'est pas étonnant que parmi ses premiers inspirateurs on trouve des Russes, dont la culture aurait été déjà prête à accueillir cette théorie.⁹

Pour étudier l'importance de l'idée de « froid » pour l'entraide, nous avons choisi de nous focaliser sur une partie de l'énorme corpus des géographes anarchistes, et notamment les écrits d'Élisée Reclus sur les Alpes et la montagne européenne, en particulier l'*Histoire d'une Montagne*, ouvrage classique du genre. Comment se construisent, chez Reclus, les concepts de coopération et d'entraide dans l'étude des communautés montagnardes et de leurs stratégies de survivance aux hivers ? Quelle est l'actualité de l'idée de l'entraide comme facteur de l'évolution, à une époque où l'évolutionnisme et l'influence des milieux sont des concepts généralement stigmatisés par la littérature courante, surtout celle d'inspiration « post-moderne » ?

Les précédents : les explorations des montagnes et la valeur politique de la science

Comme plusieurs auteurs le soulignent, le XIX^e siècle prolonge la découverte scientifique de la montagne européenne entamée au siècle des Lumières. D'après Numa Broc, l'idée des anciens Romains qu'il y avait un *ager* familial dans les plaines à côté d'un *saltus* dangereux, barbare et inconnu sur les cimes, a duré jusqu'au XVII^e siècle, qui « ne voyait dans les montagnes que désordre et chaos¹⁰. »

Au début du XIX^e siècle, ce sont les voyages d'Alexandre de Humboldt qui font connaître au public européen les montagnes du nouveau monde : dans son souci de systématiser l'étude scientifique de l'objet géographique montagne d'après le principe de l'unité de la montagne terrestre¹¹, le savant allemand donne une grande importance aux mesures barométriques et thermométriques : il arrive par cela, par exemple, à expliquer le phénomène des neiges à l'équateur, qui échappait encore à une définition scientifique rigoureuse. Humboldt a été aussi l'un des premiers qui a utilisé les lignes isothermes comme instrument de représentation de faits géographiques.

D'après Franco Farinelli, la montagne joue alors un rôle politique dans les imaginaires de l'époque romantique : il s'agit de « la maison de la liberté, une sorte de version domestique des tropiques »¹², car ces régions, où le pouvoir politique était le plus faible, donnaient à la société civile européenne de l'époque de la Restauration l'occasion de rêver d'une société différente. Ce rêve se transmet, à travers les géographes anarchistes, au mouvement ouvrier de la seconde moitié du XIX^e siècle, comme on peut facilement inférer de l'incipit de l'*Histoire d'une Montagne*. On y trouve bien sûr des échos de Michelet et du poète suisse Albrecht von Haller, mais surtout les souvenirs autobiographiques de Reclus, qui venait

⁸ Léon Metchnikoff, *La civilisation et les grands fleuves historiques*, Paris, Hachette, 1889, p. 28.

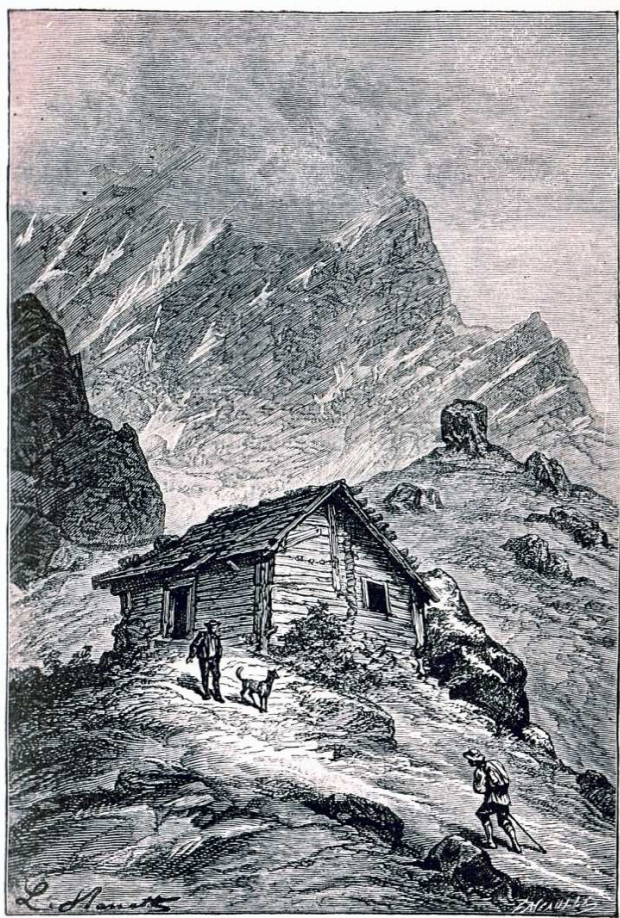
⁹ David Livingstone, « Putting progress in its place », *Progress in Human Geography* 30, 5 (2006) pp. 559–587.

¹⁰ Numa Broc, *Les montagnes au siècle des Lumières*, Paris, CTHS, 1991, p. 47.

¹¹ Bernard Debarbieux, « Figures et Unité de l'idée de montagne chez Alexandre von Humboldt », *Cybergeon: European Journal of Geography*, 2012, <http://cybergeon.revues.org/25486> ; DOI : 10.4000/cybergeon.25486

¹² Franco Farinelli, *Geografia*, Torino, Einaudi, 2003, p. 48.

de s'exiler en Suisse après son année d'emprisonnement suite à sa participation à la Commune de Paris de 1871¹³. « J'avais quitté la région des grandes villes, des fumées et du bruit ; derrière moi étaient restés ennemis et faux amis. Pour la première fois depuis bien longtemps, j'éprouvai un mouvement de joie réelle. Mon pas devint plus allègre, mon regard plus assuré. Je m'arrêtai pour aspirer avec volupté l'air pur descendu de la montagne. »¹⁴



LA ÉTAIT LA DERNIÈRE HABITATION. (P. 4)

Fig. 1, « Là était la dernière habitation », gravure de Léon Benett, *Histoire d'une Montagne*, p.

4

À cette époque, la montagne est aussi le lieu où avancent des recherches scientifiques qui entrent progressivement en conflit avec les récits bibliques et la chronologie de la Création. C'est le cas de l'« invention de la préhistoire » de John Lubbock et de la géologie de Charles Lyell,¹⁵ qui avancent aussi grâce aux découvertes sur l'époque glaciaire que des savants suisses comme Louis Agassiz et Édouard Desor accomplissent dans la première moitié du XIX^e siècle. C'est pour cela que l'expérience des explorations de ces derniers dans le glacier de l'Aar, partie de la hutte appelée ironiquement « Hôtel des Neuchâtelois », intéresse à la fin du siècle un anarchiste suisse, James Guillaume, lié à Reclus depuis les temps de la Fédération Jurassienne de la Première Internationale¹⁶, qui réédite pour le Club Alpin Français les documents de cette expérience, considérée comme une avancée de la libre science par

¹³ Federico Ferretti, *Élisée Reclus: lettres de prison et d'exil*, Lardy, Éditions A la frontière, 2012.

¹⁴ Élisée Reclus, *Histoire d'une montagne*, Paris, Hetzel, 1880, p. 1.

¹⁵ George Stocking, *Victorian Anthropology*, New York, The Free Press, 1987.

¹⁶ Philippe Pelletier, *Géographie et anarchie. Reclus, Kropotkine, Metchnikoff*, Paris, Éditions du Monde Libertaire, 2013.

rapport à la religion, et cela malgré le fait qu'Agassiz et Desor étaient bien loin de ses idées politiques. Dans le récit de ces expériences dans les glaciers, on trouve déjà l'observation émerveillée des travaux des peuples de la haute montagne poussant le plus en haut possible l'agriculture malgré le froid : « Et ce système d'irrigation ! Comme on a tiré parti de tous les filets d'eau pour fertiliser ce sol froid et ingrat ! L'on ne sait ce que l'on doit le plus admirer, ou de cette nature si grande et si sévère, ou de la persévérance de l'homme qui, force de travail, parvient à lui arracher quelque maigre tribut. »¹⁷ L'affirmation, couramment acceptée à cette époque, que la liberté montagnarde était favorisée par la nature même du sol ayant contribué historiquement à la défense de ces communautés contre les agressions des seigneurs de la plaine, trouve un écho dans le célèbre ouvrage où Kropotkine expose les principes de l'entraide, *Mutual Aid*. La Confédération helvétique est considérée notamment comme une survivance des anciennes ligues communales de villes libres, rendue possible, par rapport à d'autres expériences semblables, par ses bastions de montagnes, et où l'on pratiquerait encore des formes d'entraide communautaire.

*Of course, being unprotected by walls, they could easily be crushed down by the kings and the lords; but in certain favourable circumstances, when they found support in a league of towns and protection in their mountains, such peasant republics became independent units of the Swiss Confederation. It hardly need be said that a great number of mutual-aid habits and customs continue to persist in the Swiss villages. The evening gatherings for shelling walnuts, which take place in turns in each household; the evening parties for sewing the dowry of the girl who is going to marry; the calling of "aids" for building the houses and taking in the crops, as well as for all sorts of work which may be required by one of the commoners; the custom of exchanging children from one canton to the other, in order to make them learn two languages, French and German; and so on [Évidemment, lorsque ces communautés n'étaient pas protégées par des fortifications, elles pouvaient facilement être écrasées par les rois et les seigneurs ; mais dans certaines circonstances favorables, lorsqu'elles avaient le support d'une ligue de villes et la protection des montagnes, ces républiques de paysans devenaient indépendantes, comme dans le cas de la Confédération Helvétique. On n'a pas besoin de dire que plusieurs éléments de l'entraide sont encore appliqués dans les villages suisses. La cueillette des noix, qui a lieu à rotation dans chaque maison ; les fêtes pour acheter une dot à la fille qui va se marier ; les appels à l'aide pour bâtir des maisons et recueillir des fruits, ainsi que pour tout travail qui soit requis par chaque membre de la communauté ; l'habitude d'échanger les enfants entre cantons pour qu'ils apprennent les deux langues, français et allemand...].*¹⁸

Élisée Reclus et la montagne

La relation entre Élisée Reclus et la montagne est très étroite dès les débuts de sa carrière scientifique. Jeune exilé du Second Empire, il fait d'abord ses preuves comme géographe lors de son voyage en Amérique sur les traces de Humboldt, qui se termine de 1855 à 1857 sur la Sierra Nevada de Sainte-Marthe, en Colombie¹⁹. Dans les années 1860, sa collaboration avec les Guides Joanne, publiés chez Hachette, l'amène à effectuer plusieurs excursions dans les Alpes et les Pyrénées, pendant lesquelles il recueille des matériaux qui lui seront utiles pour son premier « grand » ouvrage de géographie scientifique, *La Terre, description des phénomènes de la vie du globe*, publié entre 1867 et 1868. En abordant les régions de montagne, il définit d'abord les plateaux comme généralement des terres plus difficiles à habiter pour cause de leur climat généralement froid.

Se dressant au milieu des plaines avec tout un système particulier de montagnes, de fleuves et de lacs, avec une flore et une faune qui leur appartiennent en propre, avec un climat spécial, toujours plus froid et d'ordinaire beaucoup plus sec que celui des terres basses, les plateaux sont pour les peuples les plus fortes barrières, car les grands océans, jadis infranchissables, sont à présent traversés facilement par les navires, et dans les contrées qui se font face de l'un à l'autre rivage, s'établissent des populations de même origine et de plus en plus rapprochées par les voyages et le commerce. Les plateaux des régions froides ou même tempérées ne sont pas seulement des limites entre les nations, nombre d'entre eux sont même complètement déserts à cause de l'aridité du sol et de la rigueur des saisons.²⁰

Ensuite, ce sont les migrations saisonnières dans les montagnes entourant le bassin de la Méditerranée qui attirent l'attention du géographe. À son avis, les déterminantes climatiques et notamment les rigueurs de l'hiver jouent un rôle primordial dans l'établissement du genre de vie des montagnards.

¹⁷ James Guillaume, Charles Perron, Élisée Reclus, *Les Alpes*, Genève, Héros-limite, 2014, p. 45.

¹⁸ Peter Kropotkin, *Mutual Aid, a factor in Evolution*, London, Heinemann, 1902, p. 136.

¹⁹ Élisée Reclus, *Voyage à la Sierra Nevada de Sainte-Marthe : paysages de la nature tropicale*, Paris, Hachette, 1861.

²⁰ Élisée Reclus, *La Terre, description des phénomènes de la vie du globe*, vol. I, Paris, Hachette, 1867, p. 100-101.

En hiver, ils sont assiégés par les neiges, bloqués dans leurs demeures, et fréquemment ils ne peuvent se rendre de village à village qu'au péril de leur vie. Aussi n'est-il pas étonnant qu'à l'approche des froids, ils songent à s'expatrier pour descendre vers ces plaines dont ils disent avec admiration qu'elles sont « unies comme des planchers ». De chaque vallée des monts d'Auvergne, des Pyrénées, des Alpes, des Apennins, du Caucase, de l'Atlas, sortent chaque année des bandes de montagnards ; les uns vont travailler pour les agriculteurs des terres basses ; les autres exercent une industrie apprise pendant l'interminable loisir des hivers précédents. Par amour pour leur famille lointaine, ils acceptent tous les métiers, se privent de tous les plaisirs, économisent âprement les plus petits gains et s'occupent sans cesse de les accroître. Leur génie est des plus inventifs, et, par une sorte de convention tacite, ils ont su dans toute l'Europe se distribuer la besogne, se partager les industries itinérantes.²¹

Chez Reclus, que nous pouvons considérer comme le représentant d'une géographie du sensible, car il mobilise dans son écriture non seulement la vue, mais une pluralité de sens, l'expérience autobiographique du froid est souvent citée. Il ne s'agit pas d'un simple artifice littéraire (elle accompagne des moments difficiles de sa vie, se faisant métaphore de la dureté des preuves qu'il faut traverser). Pendant son année d'emprisonnement, le froid est un motif récurrent de ses correspondances avec l'éditeur de *Histoire d'une Montagne* (et de la célèbre *Histoire d'un Ruisseau*) Pierre-Jules Hetzel, auquel il écrit le 21 novembre 1871, de la prison du Fort Mont Valérien, de ne pouvoir se réchauffer que par le « feu de l'idéal ». « Dès que je pourrai me remettre au travail, je le ferai. Actuellement cela m'est impossible à cause du froid : mon premier devoir est de marcher, de battre incessamment la semelle, afin d'entretenir la chaleur animale. Pourvu que mes facultés intellectuelles et morales ne souffrent pas, tout ira bien : j'amasserai des idées et des souvenirs et j'entretiendrai dans mon esprit le feu sacré de l'idéal. »²² Le géographe salue son interlocuteur avec la phrase : « J'ai froid aux mains, il est temps de fermer ma lettre. »²³

Dans les lettres successives que Reclus envoie à Hetzel de son exil en Suisse, précieux document dévoilant la fabrique de l'*Histoire d'une Montagne*, le géographe avoue n'avoir pas envie, après ces expériences, de retourner trop tôt aux inconforts, et au froid, du travail de terrain en montagne. « Je pourrais vous en envoyer très prochainement le manuscrit si je n'avais à combler une grosse lacune, mais pour cela il me faut aller visiter un glacier, et je dois quitter mon petit nid et ma bonne et chère famille. »²⁴

²¹ Ibid., p. 105.

²² Federico Ferretti, *Élisée Reclus: lettres de prison et d'exil*, cit., p. 92.

²³ Ibid., p. 93.

²⁴ Ibid., p. 100.

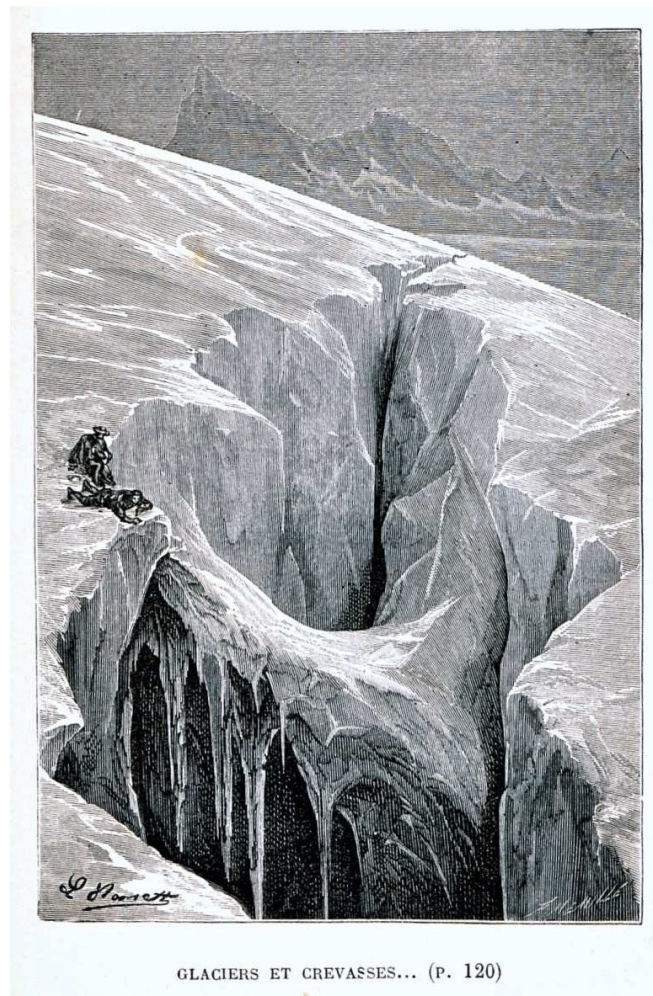


Fig. 2, « Glaciers et crevasses ... », gravure de Léon Benett, *Histoire d'une Montagne*, p. 120

Le laboratoire reclusien, la montagne et l'entraide

L'*Histoire d'une Montagne* ne sera publiée qu'en 1880, avec un important appareil iconographique, notamment les gravures du dessinateur de Jules Verne, Léon Benett, dont le travail est supervisé par Reclus lui-même.

Dans l'ouvrage, on trouve 50 occurrences du mot « froid » et de ses dérivés, mots qui sont d'abord mobilisés dans le domaine inorganique, ensuite dans les domaines végétal et animal, enfin dans les sociétés humaines. « Ce n'est guère que dans les régions froides de la cime, au pied des glaciers et sur le bord des neiges, que la pierre se montre sous une enveloppe de végétation qui la déguise. Grès, calcaires, granits, sembleraient au voyageur inattentif être une seule et même formation. Cependant la diversité des roches est grande. »²⁵

Le froid est d'abord décrit comme fonction de la hauteur, caractéristique climatique des cimes à la fois par les mesures « objectives » et pour la grande excursion thermique percevable du jour à la nuit. « Quand l'astre brille dans un ciel clair, la température s'élève rapidement sur les pentes supérieures ; mais, dès qu'il se cache, les hautes parties de la montagne se refroidissent aussitôt ; par le rayonnement, elles perdent très vite la chaleur qu'elles avaient reçue. Aussi le froid règne-t-il presque toujours sur les hauteurs ; dans nos montagnes, il fait en moyenne plus froid d'un degré par chaque espace vertical de

²⁵ Élisée Reclus, *Histoire d'une Montagne*, Paris, Hetzel, 1880, p. 25-26.

deux cents mètres. »²⁶

L'expérience de la montagne, comme nous le disions, est d'abord sensorielle, et Reclus ne fait pas grâce au lecteur du récit de la mort d'un excursionniste perdu dans les neiges.

Les rafales éloignent et rapprochent l'horizon tour à tour ; tantôt il ne voit autour de lui que la blanche fumée des flocons qui tourbillonnent, tantôt il distingue à droite ou à gauche une cime tranquille qui se dégage de la nuée et le regarde, « sans haine et sans amour », indifférente à son désespoir ; au moins y voit-il comme une sorte de repère qui lui permet de reprendre la course avec un retour d'espérance. Mais en vain : aveuglé, affolé, raidi par le froid, il finit par perdre la volonté ; il tourne sur place et se démène sans but. Enfin, tombé dans quelque gouffre, il regarde avec stupeur passer les tourbillons de l'orage et se laisse gagner peu à peu par le sommeil, précurseur de la mort. Dans quelques mois, lorsque la neige aura été fondue par la chaleur et déblayée par les avalanches, quelque chien de pâtre retrouvera le cadavre et par ses aboiements effrayés appellera son maître.²⁷



Fig. 3, « Le gouffre est là », gravure de Léon Benett, *Histoire d'une Montagne*, p. 100

Une fois décrite l'hostilité de ce milieu pour toute forme de vie, le géographe anarchiste affirme que c'est d'abord l'entraide qui permet la survie dans un tel environnement, à partir des premières formes d'association parmi les plantes. « En gravissant par la forêt vers le sommet de la montagne, on s'aperçoit que les arbres ont de plus en plus à lutter pour maintenir leur existence dans l'atmosphère refroidie. Leur écorce est plus rugueuse, leur tronc moins droit, leurs branches plus noueuses, leur feuillage plus dur et moins abondant : ils ne peuvent résister aux neiges, aux tempêtes, au froid, que par l'abri qu'ils se fournissent les uns aux autres ; isolés, ils périraient ; unis en forêt, ils continuent de

²⁶ Ibid., p. 88.

²⁷ Ibid., p. 122.

vivre. »²⁸ Plus on procède vers la cime, plus la lutte pour la vie se fait difficile, et concerne à la fois les végétaux et les animaux. « Au-dessus de la forêt de sapins et de sa petite avant-garde exposée à tous les orages, croissent encore des arbres ; mais ce sont des espèces qui, loin de s'élever droit vers le ciel, rampent au contraire sur le sol et se glissent peureusement dans les anfractuosités pour échapper au vent et à la froidure. C'est en largeur qu'ils se développent; les branches, serpenteuses comme les racines, se reploient au-dessus d'elles et profitent du peu de chaleur qui en rayonne. C'est ainsi que, pour se réchauffer pendant les nuits d'hiver, les moutons se pressent les uns contre les autres. »²⁹

Tout comme les autres êtres vivants, les hommes essayent de profiter du peu de rayonnement solaire disponible, d'abord par l'orientation de leurs demeures par rapport aux versants. La relativité climatique, donc, ne dépend pas uniquement de la hauteur, mais aussi de l'ensoleillement des lieux. Ce n'est que la première des nombreuses métaphores organiques qui ramènent l'idée de l'entraide de la biologie à la sociologie. « De même que les plantes, qui cherchent à s'épanouir aux rayons du soleil, l'homme a fait choix pour sa demeure des pentes tournées vers le midi. De ce côté, les maisons bordent les chemins en une ligne presque continue, les chalets joyeux sont parsemés comme des rochers grisâtres sur les hauts pâturages. Sur le froid versant qui se dresse en face, à peine voit-on de loin en loin quelque maisonnette s'abritant dans les plis d'un ravin. »³⁰

Les températures sont mobilisées également pour expliquer les découvertes scientifiques récentes sur l'époque glaciaire et sur les changements climatiques. Le climat, chez Reclus, est une entité changeante et censée changer encore.

Les petits colons que l'on voit aujourd'hui dans les hauts « jardins » entourés de neiges sont montés lentement des plaines inférieures, tandis que d'autres plantes des mêmes espèces, marchant en sens inverse, se dirigeaient vers les régions polaires où elles sont actuellement cantonnées. Sans doute alors le climat de nos campagnes était aussi froid que l'est de nos jours celui des grands sommets et de la zone boréale ; mais peu à peu la température devint plus douce; les plantes qui se plaisaient sous la rude haleine du froid furent obligées de s'enfuir (...) Que le climat se refroidisse de nouveau par suite de quelque changement cosmique, et les petites plantes recommenceront leurs voyages vers la plaine.³¹

Finalement, on en arrive à aborder les communautés montagnardes, que le géographe connaît par expérience directe, en ayant vécu avec les montagnards et en mobilisant, parmi ses sources, leur connaissances sur le territoire, ce qu'aujourd'hui on appelle les « savoirs vernaculaires ». ³² Si la liberté montagnarde est un lieu commun de l'époque romantique, le cadre scientifique et politique dans lequel Reclus convoque ce concept, notamment celui de l'entraide, n'est pas dépourvu d'originalité, et comme on verra à la fin de l'article, sa postérité sera importante.

Le montagnard est devenu tel qu'il est sous l'influence du milieu qui l'entoure; la fatigue des escalades et des pénibles descentes, la simplicité de la nourriture, la rigueur des froids de l'hiver, la lutte contre les intempéries, en ont fait un homme à part, lui ont donné une attitude, une démarche, un jeu de mouvements bien différents de ceux de ses voisins des plaines. Elles lui ont donné en outre une manière de penser et de sentir qui le distingue; elles ont reflété dans son esprit, comme dans celui du marin, quelque chose de la sérénité des grands horizons ; dans maints endroits aussi, elles lui ont assuré le trésor inappréciable de la liberté.³³

La démarche géographique s'associe ici à l'étude des processus historiques. Si les affirmations de Reclus suggèrent l'application de sa part d'une sorte de déterminisme environnemental, il faut néanmoins souligner que d'après ce géographe tout phénomène est singulier, comme signalé ici par l'utilisation de l'adjectif « certaines », et les facteurs d'explications sont à la fois historiques et géographiques. Il ne s'agit pas d'un déterminisme mécanique, mais d'une approche complexe et problématique envisageant

²⁸ Ibid., p. 176-177.

²⁹ Ibid., p. 178.

³⁰ Ibid., p. 197.

³¹ Ibid., p. 201-202.

³² Voir : Béatrice Collignon, 2000, "Les savoirs géographiques ont-ils une valeur ?", in Yves Michaud (dir.), *Qu'est-ce que la société ?*, U.T.L.S., vol. 3, Paris, Odile Jacob, p. 111-120.

³³ Elisée Reclus, *Histoire d'une montagne*, cit., p. 210.

chaque phénomène dans sa singularité, que déjà ses contemporains remarquaient, tel l'historien Max Nettlau.³⁴

Une des grandes causes qui ont contribué à maintenir l'indépendance de certaines peuplades des montagnes, c'est que, pour elles, le travail solidaire et les efforts d'ensemble sont une nécessité. Tous sont utiles à chacun, et chacun l'est à tous ; le berger qui va sur les hauts pâturages garder les troupeaux de la communauté n'est pas le moins nécessaire à la prospérité générale. Quand un désastre a lieu, il faut que tous s'entraident pour réparer le mal ; l'avalanche a recouvert quelques cabanes, tous travaillent à déblayer les neiges ; la pluie a raviné les champs cultivés en gradins sur les pentes, tous s'occupent de reprendre la terre éboulée dans les fonds et la reportent dans des hottes jusqu'au versant d'où elle est descendue ; le torrent débordé a recouvert les prairies de cailloux, tous s'emploient à dégager le gazon de ces débris qui l'étouffent. En hiver, lorsqu'il est dangereux de s'aventurer dans les neiges, ils comptent sur l'hospitalité les uns des autres ; ils sont tous frères, ils appartiennent à la même famille. Aussi, quand ils sont attaqués, résistent-ils d'un commun accord, mus pour ainsi dire par une seule pensée.³⁵

La description des mécanismes de la coopération se porte jusque dans les foyers des grandes familles montagnardes.

La nuit, toutes les issues sont fermées pour empêcher le froid du dehors de pénétrer dans la chambre ; vieillards, père, mère, enfants, tous dorment dans une espèce d'armoire à étages dont les rideaux sont fermés pendant le jour, où, pendant le sommeil des nuits, s'accumule un air épais bien plus impur encore que celui du reste de la cabane. Ce n'est pas tout : durant les froids de l'hiver, la famille, afin d'avoir plus chaud, émigre du rez-de-chaussée et descend dans la cave, qui sert en même temps d'écurie. D'un côté sont les animaux couchant sur la paille souillée, de l'autre sont les hommes et les femmes gisant sous leurs draps noircis.³⁶

Un aspect de cette humanité qui retient l'attention du géographe est celui de la forte présence de goitreux et crétins. Si la science de cette époque est encore divisée sur les causes de cette infirmité, le réformateur social qui parle avec le géographe essaie néanmoins de proposer des solutions, notamment par l'extension de l'éducation publique. Entretemps, il remarque comme le soin communautaire de ces individus, au caractère souvent problématique, constitue un autre aspect d'une société solidaire. « Qu'importe cette rage aux naïfs et bons montagnards ? Ils n'en ont pas moins donné aux pauvres idiots les noms de 'crétins', de 'crestias' ou 'd'innocents', dans la pensée que ces êtres, incapables de raisonner leurs actes et d'arriver à la compréhension du mal, jouissent du privilège de n'avoir aucun péché sur la conscience. »³⁷

Si cela, de la part de Reclus, peut ressembler à du paternalisme, ou à la complaisance du « civilisé », un épisode qui concerne une « crétine » sert au géographe pour questionner sa propre superbe de citoyen et se plonger dans l'humilité.

Je me retournai et je vis une pauvre crétine, dont le goitre, ballotté par la course, oscillait pesamment d'une épaule à l'autre épaule [...] s'arrêta devant moi en me regardant fixement de ses yeux hébétés et en soufflant son râle dans le visage. Avec un geste négatif, elle me montra le défilé dans lequel j'allais m'engager, puis elle joignit les mains, pour me montrer que des rochers à pic barraient le passage. « Là, là ! » fit-elle en me désignant un sentier mieux tracé qui s'élève en lacets sur une pente inclinée et gagne un plateau pour contourner l'infranchissable défilé du fond. Quand elle me vit suivre son bon avis et commencer de gravir la pente ; elle poussa deux ou trois grognements de satisfaction, m'accompagna du regard pendant quelque temps, puis s'éloigna tranquillement, heureuse d'avoir fait une bonne action. Moins content qu'elle, je l'avoue, je me sentais humilié dans l'âme.³⁸

Cela est exactement le contraire de l'approche « colonialiste » de l'alpiniste et de l'escaladeur sportif qui ne demande à la montagne que de complaire son ego, sur lequel Reclus fait du sarcasme, en opposant à ce modèle celui du promeneur qui entre en empathie avec les milieux qu'il parcourt. Il décrit ainsi le comportement des alpinistes « conquérants », prêts à écraser les êtres qu'ils considèrent inférieurs et à

³⁴ Max Nettlau, *Eliseo Reclus: vida de un sabio justo y rebelde, vol. II*, Barcelona, Ediciones de la Revista Blanca, 1930, p. 30

³⁵ Élisée Reclus, *Histoire d'une montagne*, cit., p. 210-211.

³⁶ Ibid., p. 242.

³⁷ Ibid., p. 233.

³⁸ Ibid., p. 234-235.

planter les drapeaux respectifs sur les cimes. Il est clair qu'il s'agit non seulement d'une critique moralisante des coutumes, mais aussi d'une métaphore du pouvoir et du colonialisme, qui d'après Reclus ne devraient pas contaminer « la maison de la liberté ».

Arrivés sur la cime, ils rédigent, de leurs mains raidies par le froid, un procès-verbal de leur gloire, débouchent avec fracas des bouteilles de Champagne, tirent des coups de pistolet comme de vrais conquérants et secouent des drapeaux avec frénésie. Là où le sommet de la montagne n'est pas revêtu d'une épaisse coupole de neige, ils apportent des pierres afin de s'exhausser encore de quelques pouces. Ce sont des rois, des maîtres du monde, puisque la montagne entière n'est pour eux qu'un énorme piédestal, et qu'ils voient les royaumes gisant à leurs pieds. Ils étendent la main comme pour les saisir. C'est ainsi qu'un poète de campagne, invité pour la première fois à visiter un château royal, demanda la permission de monter un instant sur le trône. Quand il s'y trouva, le vertige de la domination le saisit tout à coup. Il aperçut une mouche qui volait près de lui : « Ah ! je suis roi maintenant, je t'écrase ! » et, d'un coup de poing, il aplatit le pauvre insecte sur le bras du fauteuil doré. Pourtant, l'homme modeste, celui qui ne raconte point son escalade et n'ambitionne nullement la gloire éphémère d'avoir gravi quelque pic difficilement abordable, celui-là même éprouve une joie forte quand il pose le pied sur une haute cime.³⁹

Conclusion

L'entraide relève donc d'une approche politique libertaire et d'une démarche scientifique humaniste, où les contraintes des milieux climats froids constituent des cas d'études centraux. Cela constitue à notre avis un élément important pour bien saisir et bien situer les démarches évolutionnistes de cette époque en comprenant leur complexité. Si l'évolutionnisme est souvent stigmatisé par la critique contemporaine, qui l'associe à des tendances politiques conservatrices et à une pensée européocentrique, il est important de considérer l'existence de tendances égalitaires, humanistes et internationalistes qui se sont également nourries des outils scientifiques darwiniens. Aujourd'hui, lorsqu'on assiste au retour de tendances créationnistes, il nous semble encore plus important de considérer la valeur de ce cadre scientifique visant à l'affirmation d'une science laïque et indépendante. Les études de Reclus sur la montagne, tout en puisant dans la culture romantique, ont une grande capacité d'inventer les imaginaires de la montagne de leur époque, en particulier pour leur extraordinaire diffusion grand-public, comprenant un livre considéré parfois comme « mineur » tel que *Histoire d'une Montagne*⁴⁰.

La postérité d'ouvrages comme le *Ruisseau* et la *Montagne*, finalement, se poursuit jusqu'à nos jours, avec des réimpressions et des traductions en plusieurs langues. Pour donner un exemple de la finesse de la proposition de l'entraide dans un ouvrage qui s'adressait surtout aux jeunes et aux classes populaires, nous pouvons citer une édition italienne de la *Montagne*, parue en 1937, en pleine période fasciste. Le professeur Persio Falchi avait traduit et édité ce livre, destiné aux jeunes et aux écoliers, dont l'auteur est cité comme « G.G.E. Reclus ». Tout le monde avait évidemment oublié qui était ce géographe anarchiste et internationaliste dont les héritiers politiques avaient été emprisonnés ou exilés par le régime mussolinien et dont les publications avaient été interdites. Toutefois, le jeune Balilla⁴¹ pouvait lire, dans le premier chapitre, les souvenirs d'un exilé de la Commune de Paris, sans que le texte ne dise mot de cet événement historique et, dans le quinzième chapitre, l'exposé des principes de l'entraide, sans savoir qu'il s'agissait d'une théorie anarchiste, mais en se nourrissant de ses concepts. On peut observer ici un exemple de la capacité de la démarche scientifique reclusienne à diffuser des contenus politiques et sociaux prêts à passer à travers les mailles de plusieurs « censures ».

Sources imprimées

Guillaume James, Perron Charles, Reclus Élisée, *Les Alpes*, Genève, Héros-limite, 2015, 234 p.

Kropotkin Peter, *Mutual Aid, a factor in evolution*, Londres, Heinemann, 1902, 348 p.

Metchnikoff Léon, *La civilisation et les grands fleuves historiques*, Paris, Hachette, 1889, 369 p.

Reclus Élisée, *Voyage à la Sierra Nevada de Sainte-Marthe : paysages de la nature tropicale*, Paris, Hachette, 1861, 305 p.

³⁹ Ibid., p. 287-288.

⁴⁰ Federico Ferretti, *Élisée Reclus : lettres de prison et d'exil*, cit.

⁴¹ Jeune Italien de 8 à 14 ans enrôlé (obligatoirement) dans le corps du même nom pendant la dictature fasciste.

Reclus, Élisée, *La Terre, description des phénomènes de la vie du globe*, Paris, Hachette, 1867-68, 2 vols.
Reclus Élisée, *Histoire d'une montagne*, Paris, Hetzel, 1880, 348 p.

Bibliographie

- Broc Numa, *Les montagnes au siècle des Lumières*, Paris, CTHS, 1991, 300 p.
- Collignon Béatrice, « Les savoirs géographiques ont-ils une valeur ? », in Yves Michaud (dir.), *Qu'est-ce que la société ?* U.T.L.S., vol. 3, Paris, Odile Jacob, 2000, p. 111-120.
- Debarbieux Bernard, « Figures et Unité de l'idée de montagne chez Alexandre von Humboldt », *Cybergeog*, 2012, <http://cybergeog.revues.org/25486> ; DOI : 10.4000/cybergeog.25486
- Farinelli Franco, *Geografia*, Torino, Einaudi, 2003, 237 p.
- Ferretti Federico, "The correspondence between Élisée Reclus and Pëtr Kropotkin as a source for the history of geography", *Journal of Historical Geography*, 37 (2011) p. 216-222.
- Ferretti Federico, *Élisée Reclus: lettres de prison et d'exil*, Lardy, Éditions A la frontière, 2012, 160 p.
- Ferretti Federico, *Élisée Reclus, pour une géographie nouvelle*, Paris, Éditions du CTHS, 2014, 448 p.
- Goody Jack, *Le vol de l'histoire, comment l'Europe a imposé le récit de son passé au reste du monde*, Paris, Gallimard, 2006, 487 p.
- Livingstone David, « Putting progress in its place », *Progress in Human Geography* vol. 30, 2006, pp. 559–587.
- Livingstone David, « Environmental Determinism », in Agnew J. et Livingstone D. *Sage Handbook of Geographical Knowledge*, London, SAGE, 2011, p. 368-380.
- Nettlau Max, *Eliseo Reclus: vida de un sabio justo y rebelde, vol. II*, Barcelona, Ediciones de la Revista Blanca, 1930, 310 p.
- Pelletier Philippe, *Géographie et anarchie. Reclus, Kropotkine, Metchnikoff*, Paris, Éditions du Monde Libertaire, 2013, 631 p.
- Planche Fernand, Delphy Jean, *Kropotkine*, Paris, Editions Trops/H. Trinquier, 2006, 133 p.
- Stocking George, *Victorian Anthropology*, New York, The Free Press, 1987 429 p.
- Walter François, *Hiver, histoire d'une saison*, Paris, Payot, 2014, 451 p.